



Indous du Deccan méridional. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER¹.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII (suite).

Retour vers le nord. — Les temples souterrains en général et les caves de Karli en particulier. — Daoulatabad, la cité des dieux. — Aurungabad, la ville d'Aurungzeb. — Les thugs. — Adjountah. — Coup d'œil rétrospectif sur les destinées de l'Inde.

Des préoccupations plus importantes que celles de la chasse m'appelaient dans le nord de la présidence de Bombay : le soin de ma santé et une visite indispensable aux temples souterrains de cette région; pour compléter, sur l'art religieux bouddhique, mes études commencées à l'autre extrémité du Deccan, dans les temples de l'Orissa.

Je commençai par les caves de Karli. La montagne de ce nom est à deux milles au nord de la route de Bombay à Pounah. Les temples sont creusés à mi-côte; un sentier taillé en zigzag et en escalier conduit à l'entrée des chaitiyas. Si l'ascension de cette espèce d'échelle n'est pas longue, elle ne laisse pas que d'être fatigante.

L'excavation la plus remarquable est le chaitiya ou cathédrale bouddhique, qui compte parmi les plus anciens monuments de ce genre dans l'Inde. Les dimensions données par lord Valentia dans la relation de ses voyages sont exactes : le temple mesure trente-huit mètres cinquante centimètres de longueur, et la nef a vingt-quatre mètres soixante-quinze centimètres. La

largeur d'un mur à l'autre est de quatorze mètres et celle de la nef de sept mètres quatre-vingts centimètres.

A gauche du porche s'élève un pilier prismatique à seize pans surmonté de huit lions soutenant le chapiteau en forme de calice renversé. L'inscription qui est gravée sur cette colonne a été traduite en partie par le célèbre orientaliste Prinsep. M. Stevenson, qui a revisé cette première traduction, pense que le temple fut excavé soixante-dix ans avant Jésus-Christ sous la direction d'un architecte grec (Yavan) du nom de Xénocrate (Dhenakakota).

La façade du chaitiya est très-dégradée, mais le portique est intérieurement décoré de sculptures encore en bon état de conservation. La grande élévation de ce portique n'a pas permis de placer au-dessus de la porte d'entrée, comme dans la plupart des chaitiyas bouddhiques, une galerie qui ne laissât arriver de jour que sur l'autel ou dagoba, objet de l'adoration des fidèles. Aussi le temple de Karli est-il plus éclairé que ne le sont d'ordinaire les autres du même style. Je suis porté à croire que dans l'origine le chaitiya avait un vestibule moins élevé, sans sculptures, et que la

1. Suite et fin. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

galerie ordinaire existait; plus tard, vers le commencement du quatrième siècle après Jésus-Christ, le temple subit de grandes modifications. D'aussi vastes excavations ne pouvaient en effet s'achever en quelques années, et il ne faut pas s'attendre à trouver un chaitiya d'un style uniforme dans toutes ses parties.

La façade est percée d'une porte carrée que surmonte l'ouverture héli-elliptique par laquelle le temple est éclairé; cette vaste fenêtre est enfermée dans

un cintre en forme de fer à cheval qui fait saillie sur la façade et s'appuie sur une série de consoles cubiques figurant l'extrémité de poutres sur lesquelles il reposerait. La partie supérieure de la façade est couverte de petits cintres en fer à cheval d'un dessin semblable, reliés entre eux par un treillage en pierre qui est une imitation des treillages en bois qui se trouvaient autrefois dans les maisons indiennes. Toute cette ornementation extérieure prouve que lors de l'ex-



Femme et enfant todas (montagnards des Nilgheeries). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

cavation du chaitiya on était encore dans l'enfance de l'art. L'architecte s'inspirait, pour décorer son œuvre, des objets qui l'entouraient; reconnaissant l'effet élégant produit par les fenêtres et les balcons des palais, il s'appliqua à les copier sur la pierre.

De chaque côté de la porte d'entrée sont représentés des danseurs. Aux parois latérales du portique sont adossés trois éléphants qui paraissent soutenir le rocher dans lequel ils sont sculptés. Tous ces bas-

reliefs, d'après les inscriptions gravées au-dessus et traduites par M. Stevenson, se rapporteraient à l'an 336 de notre ère.

Nous ne chercherons pas à rendre l'impression que le magnifique chaitiya de Karli produit sur le voyageur; on ne peut qu'admirer ce temple, digne, comme nos cathédrales gothiques, de la grandeur et de la majesté de Dieu. Il n'en est pas un seul dans l'Inde qu'on puisse lui comparer sous le rapport de la sim-

plicité et de la beauté des proportions. La voûte, très-élevée, est du meilleur effet. Elle est cintrée en côtes de tôle (bois très-dur de la contrée) qui datent probablement de l'origine du temple. Je ne partage pas l'opinion de certains auteurs qui pensent qu'elles ne sont qu'une pure imitation des édifices en bois ; aucun bâtiment de l'Inde, dans les premiers siècles de notre ère, n'était voûté ; il est plus probable, à mon avis, qu'elles servaient à tendre le chaitiya d'étoffes blan-

ches, comme c'était la coutume dans l'origine avant qu'on employât le chounam ou stuc comme enduit.

Ces poutres de bois sont distantes les unes des autres d'un mètre environ, précisément la largeur des bandes d'étoffe qu'on attachait ou qu'on clouait à la voûte.

Au fond se trouve le dagoba, véritable autel sur lequel les fidèles déposaient leurs offrandes, tout en



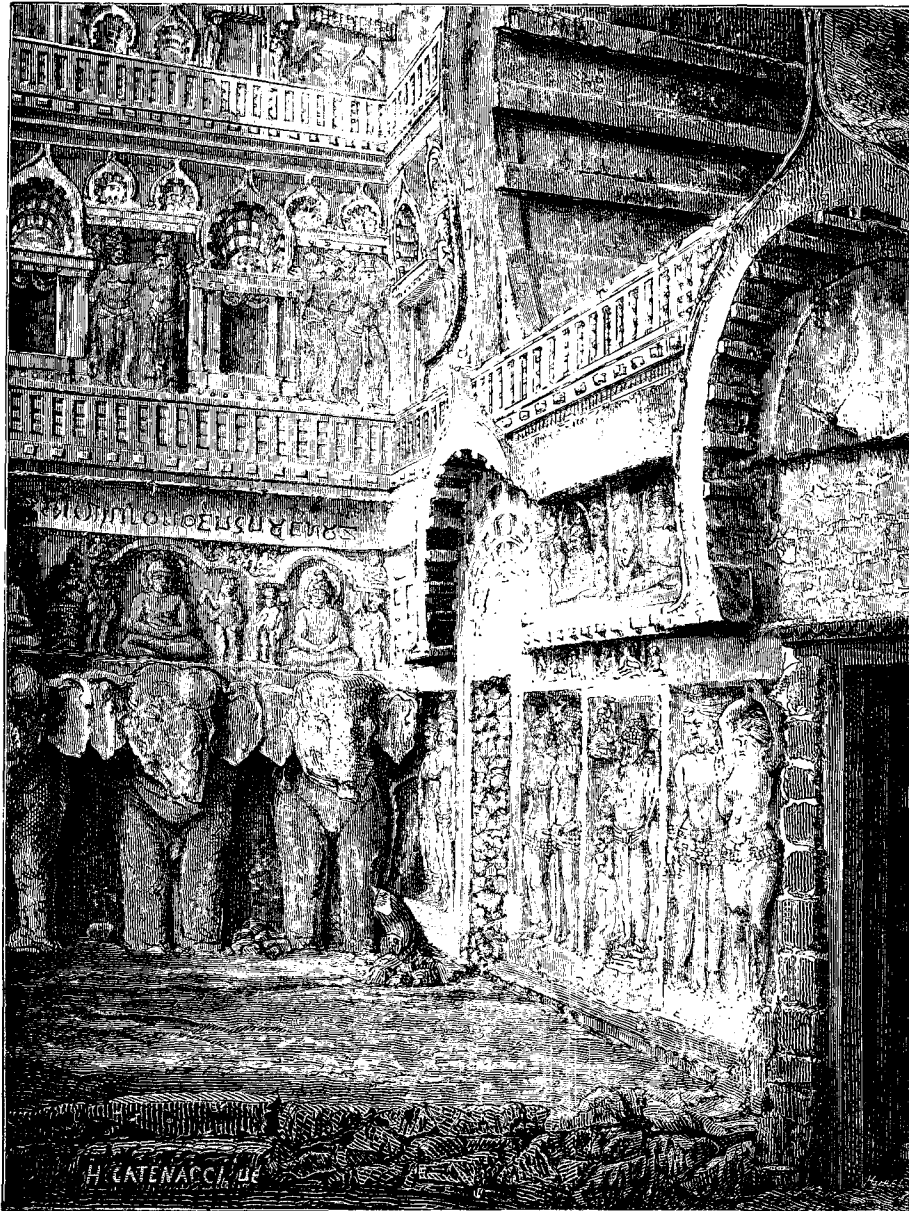
Todas (montagnards des Nilgheeries). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

adressant leurs prières au Bouddha ; sur une base cylindrique, s'élève en retrait l'hémisphère qu'entoure une sorte de grille en pierre ; le tie ou parallépipède à surface treillagée, imitation d'un reliquaire, couronne cet autel et supporte quatre plaques de pierre superposées, de grandeur croissante, où est placé le parasol royal de bois que recouvrait jadis une étoffe blanche, comme il est facile de le présumer d'après sa forme.

Les colonnes qui séparent les bas côtés de la nef sont au nombre de trente ; les huit de l'abside sont octogones, sans piédestal ni chapiteau. L'abside est semi-circulaire ainsi que le dagoba qu'elle renferme. Les autres piliers ont une plinthe composée de quatre plaques de pierre en retrait les unes sur les autres ; leur base est un vase sphéroïdal de pierre ou chaitie d'où s'élance le fût octogone, comme à Kanhéri ; la partie supérieure du fût est formée par un autre chat-

tie renversé qui supporte quatre plaques en saillie les unes sur les autres. Sur cette sorte de gorgerin, est placée l'abaque dont les faces sont sculptées en ronde bosse; d'un côté on voit deux éléphants et de l'autre deux chevaux, portant sur le dos des êtres humains: l'un des animaux est représenté de profil, l'autre de face. Je crois que les sculptures des chapiteaux et des bases ont été faites à la même époque que les

bas-reliefs de la façade, c'est-à-dire vers la fin du troisième siècle ou au commencement du quatrième après Jésus-Christ; il me semble probable, d'après un examen minutieux, qu'avant cette époque les colonnes qu'on recouvrait d'étoffes aux jours de fête avaient une base et un chapiteau carrés et un fût octogone. Les côtes de tête qui ne reposent aujourd'hui sur aucun appui prouvent qu'on a postérieurement à leur mise



Bas-relief à gauche sous le porche de Karli. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

en place enlevé la corniche afin d'exhausser les colonnes et de sculpter les chapiteaux actuels. L'origine des bas côtés est due à la division par castes qui existaient dans les pays bouddhiques au point de vue civil.

En revenant de Karli, j'allai à Callyan, où est l'embranchement nord-est du *Great Indian Peninsula Railway*. C'est près de cette petite ville que se trouvent

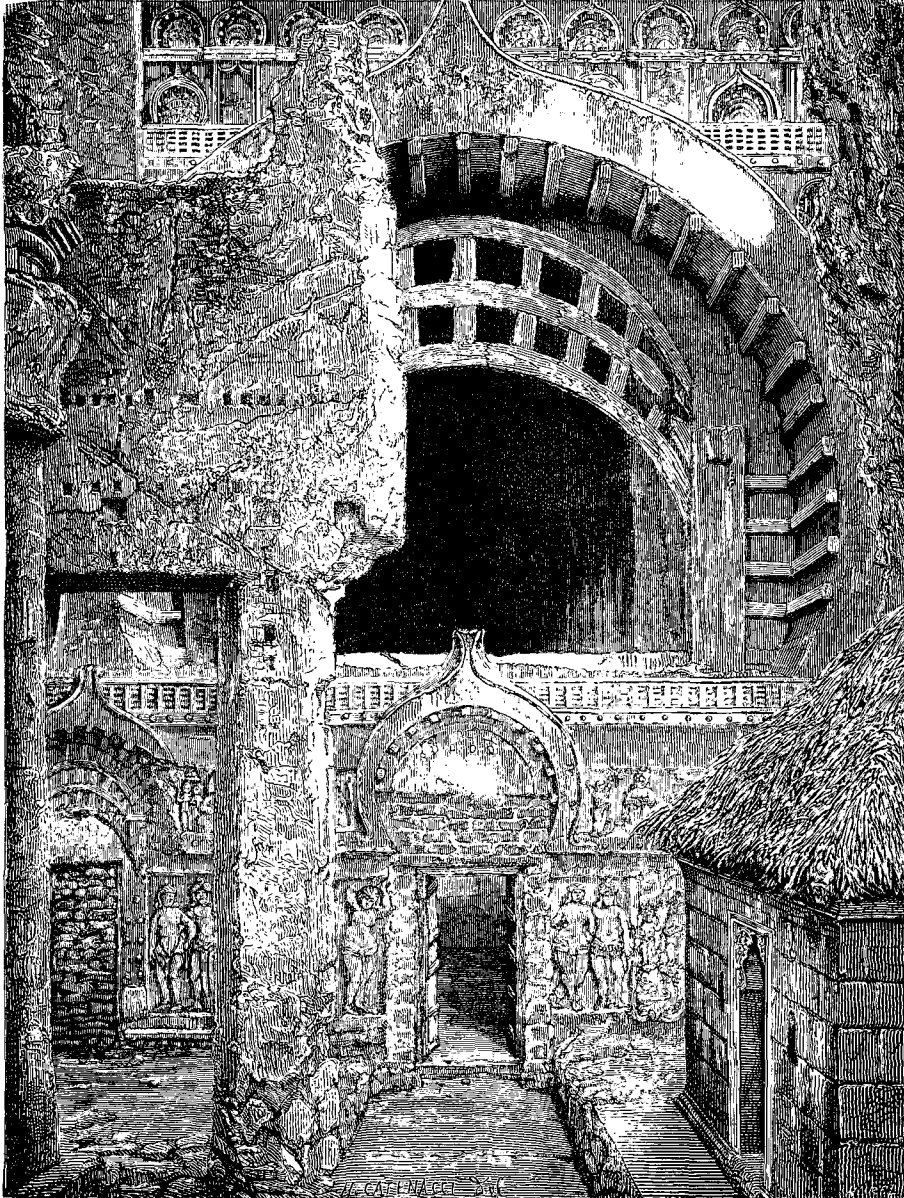
les ruines remarquables de la pagode d'Ambernauth, qui par sa forme rappelle un peu les temples si curieux de Bhuvaneshouara. A la station de Deolalie, je louai une petite voiture traînée par des zébus qui me conduisit à la colline connue des Indiens sous le nom de Pandou Lena (grottes de Pandou); la distance est de sept milles. Les monastères et temples creusés dans les flancs de cette colline sont appelés par les Anglais

Nassick caves; la ville de Nassick est cependant à cinq milles au moins dans le sud-sud-ouest.

La colline de Pandou Lena se distingue au loin par la façade à pic taillée de main d'homme à mi-côte, vraie ceinture de pierre dans laquelle sont pratiquées les excavations. Elle renferme trois wiharés ou monastères principaux : celui du centre est le plus simple et le plus ancien ; celui de droite est de quelques siè-

cles postérieur et renferme un chaitiya ou sanctuaire ; celui de gauche, le plus moderne de tous, est déjà plus ornémenté.

De Pandou Lena je regagnai la station de Deolalie, d'où le chemin de fer m'emmena à toute vapeur à celle de Nandgaum, trajet de seize heures au moins. La ligne ferrée est ici distante de quarante milles de la montagne de Rosah, qui renferme les temples d'El-



Entrée du Chaitiya de Karli. — dessin de H. Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

lora, célèbres entre tous par leur étendue, leur beauté et les discussions qui se sont élevées parmi les érudits au sujet de leur origine et de leur antiquité.

Je franchis ces quarante milles sur un char à zébus que me loua un Parsi à la station de Nandgaum ; puis, les merveilles d'Ellora explorées, je me dirigeai au trot de mes zébus vers la ville d'Aurungabad, qui est éloignée de vingt milles de la montagne de Rosah. A mi-

chemin, je traversai d'abord Daoulatabad, dont le fort est dans un site très-pittoresque. C'est l'ancienne Devaghiri, citée par Ptolémée sous le nom de Tiagura, qui a été célèbre à toutes les époques de l'histoire de l'Inde. Une colline isolée de la chaîne nord de montagnes domine la vaste plaine où est bâti le village. Sur la base, ceinture de rochers, s'élève un cône de verdure d'où se détachent les murailles noires de

plusieurs enceintes concentriques. Un minaret qui apparaît à travers les arbres forme un joli point de vue. Un mur entoure la colline, le village et la campagne environnante.

La ville d'Aurungabad est située douze milles plus loin; c'est le chef-lieu d'une des provinces détachées aujourd'hui du royaume du Nizam. Le seul édifice digne d'attirer l'attention du voyageur est la tombe de la femme favorite (d'autres disent de la fille) d'Aurungzeb qui est construite sur le plan du Taj Mahal d'Agra, le célèbre mausolée de l'empereur Shah-Jehan.

Vu d'une certaine distance, ce tombeau reproduit assez bien l'effet du modèle que l'on a voulu imiter, c'est une véritable merveille, mais si l'on pénètre dans l'intérieur, l'impression première est détruite : aux arabesques fouillées dans le marbre blanc, aux mosaïques formées de pierres précieuses, sont substituées de simples broderies en stuc.

Ce monument est au milieu d'un vaste jardin de forme quadrangulaire qu'entoure un mur crénelé dont les merlons affectent la forme ogivale si commune dans tous les édifices mogols de l'Inde; aux angles sont placés des pavillons octogones; à chaque façade, percée d'une porte carrée fort élevée, aboutit une chaussée en briques bordée d'une balustrade en pierre sculptée à jour.

Le mausolée s'élève au centre d'une grande plate-forme dont les coins sont ornés de minarets octogones surmontés d'une boule; cette plate-forme est entourée d'un treillis de pierre remarquable par la variété des dessins. Quatre grandes portes de style ogival dont le sommet atteint la corniche donnent entrée dans le monument; de chaque côté sont placées des tourelles rondes terminées par une petite salle carrée. Le grand dôme a la forme d'une pomme de pin; il est flanqué de quatre dômes pareils, mais de moindre dimension, tous, dit-on, de marbre blanc; un fer de lance occupe le sommet et a probablement servi de modèle aux merlons en ogive des murs.

Les portes sont fermées par un treillage de marbre d'une grande beauté, et qui peut être comparé à la dentelle pour la finesse de l'exécution. La tombe placée au-dessous du niveau du sol environnant est entourée d'une balustrade du même travail. A l'exception de ces grilles de marbre et des coupoles, tout le mausolée est recouvert de stuc sur lequel on a brodé des arabesques qui ne présentent aucun intérêt.

Les troupes anglaises sont cantonnées à un mille d'Aurungabad; la cité a le même aspect que toutes les villes anglo-indiennes, et nous ne nous y arrêtons que pour visiter la geôle, où se trouvaient encore lors de mon passage quelques thugs ou étrangleurs arrêtés depuis plus de trente ans.

Il n'est personne aujourd'hui qui ne connaisse l'effroyable et mystérieuse association d'assassins mystiques voués au culte de Kali, la déesse de la mort, qui se donnaient pour mission d'offrir en sacrifice à leur horrible idole hommes, femmes ou enfants; qui ne

versaient jamais le sang, mais étranglaient au moyen d'un lacet ou d'une écharpe qu'ils jetaient autour du cou de la victime. Un de ceux dont j'ai pu obtenir les portraits photographiés avait avoué plusieurs centaines de meurtres accomplis de ses mains.

Ces faits monstrueux ayant eu en Europe les honneurs de la publicité que donnent les romans et le théâtre, je crois devoir me borner ici à détacher un fragment des *Promenades et souvenirs* du colonel Slesman, celui qui le premier a dévoilé l'horrible vérité, et dont le livre a été la source unique où ont puisé tour à tour romanciers et dramaturges.

« Lorsqu'en 1822, 23 et 24 j'étais chargé de l'administration civile et judiciaire du district de Mersingpour dans la vallée de la Nerbudda, aucun meurtre, aucun vol commis par un criminel ordinaire n'échappait à ma connaissance; il n'existait pas d'outlaw redoutable ou de pickpocket médiocre dont je ne susse immédiatement la retraite, le caractère, les antécédents, et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvements. Si à cette époque on était venu me dire qu'une bande d'assassins, faisant du meurtre sa profession héréditaire, résidait dans un village situé à moins de quatre cents mètres de mon tribunal, que les admirables bosquets du bourg de Mundlesour, à une journée de marche de mon bungalow, étaient le théâtre où s'accomplissait un nombre d'assassinats plus grand que sur aucun autre point de l'Inde; — que des bandes de meurtriers venant de l'Aoude et du Deccan se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages et y passaient des semaines entières pour exercer leur atroce vocation sur les routes qui se croisent en cette localité; — que les zémindars dont les ancêtres avaient planté ces massifs donnaient leur concours à ces hordes d'assassins, — j'aurais pris le dénonciateur pour un fou ou un imbécile qu'auraient effrayé des contes d'enfants.... Et cependant rien n'était plus vrai. Des centaines de passants étaient enterrés chaque année sous les bosquets de Mundlesour! Toute une tribu d'assassins vivait à ma porte, pendant que j'étais magistrat suprême de la province, et ils commettaient leurs crimes jusqu'aux environs de Pounah et d'Haïderabad!

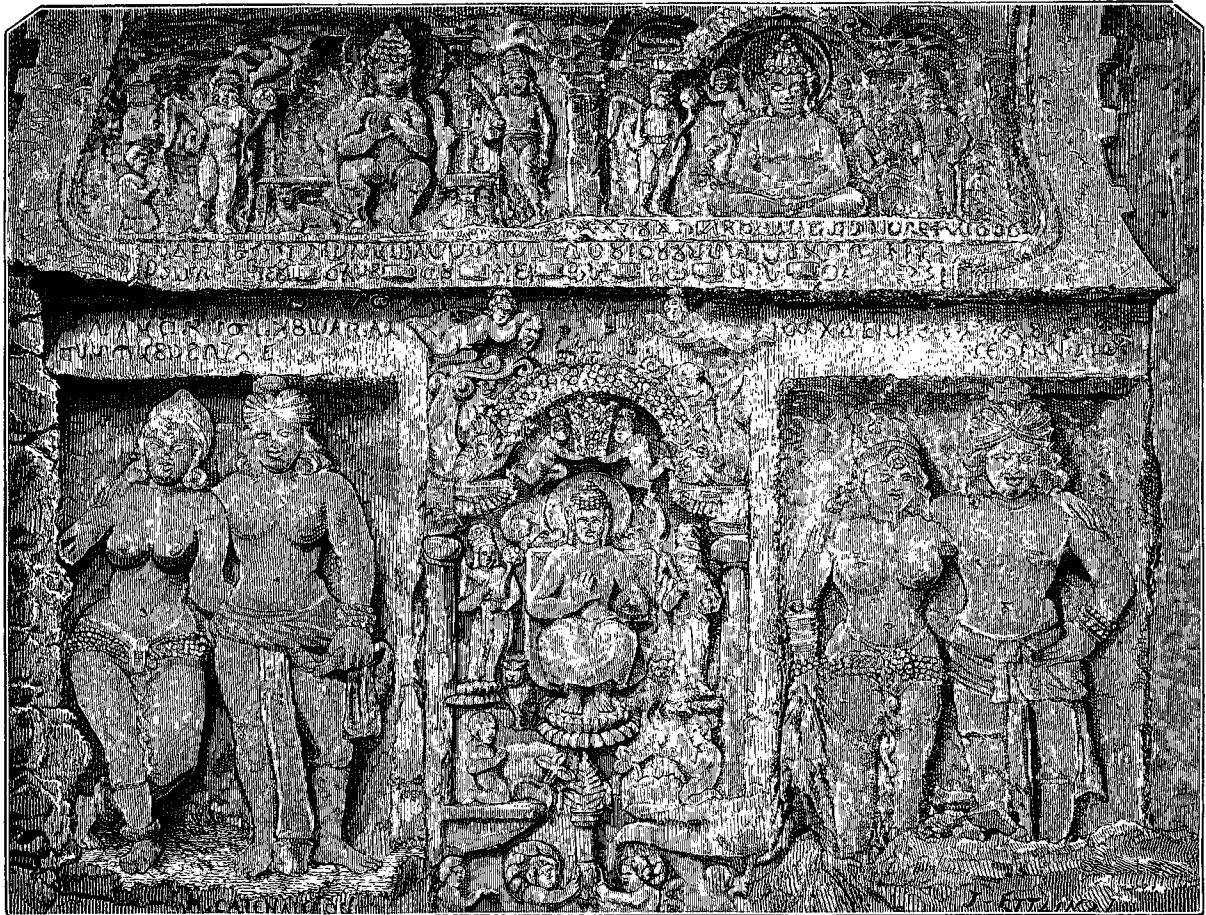
« Le jour où Feringhea, l'un des principaux thugs, me fit ses premières révélations, ma raison révoltée refusait d'ajouter foi à ses paroles, lorsque tout à coup il fit exhumer, du sol même que couvrait le tapis de ma tente, treize cadavres à divers degrés de décomposition et m'offrit d'en faire déterrer tout autour de moi un nombre illimité. Je fus frappé comme d'un coup de foudre, et mon esprit resta consterné; il fallut cependant me rendre à l'évidence et croire aux épouvantables drames dont les preuves se dressaient devant moi comme le spectre de Banco!... Grâce aux aveux de Feringhea, je parvins à m'emparer des bandes nombreuses de thugs qui s'étaient déjà réunies dans le Rajpoutana pour commencer leur campagne de l'année. »

Le gouvernement anglais, une fois en possession de

ce terrible secret, a proportionné ses efforts à l'étendue du mal ; la croisade entreprise contre les thugs a, sinon supprimé l'association, mis du moins un terme à la fréquence de ses crimes.

En quittant Aurungabad, je me mis en route pour Adjoutah, où se trouvent les monuments bouddhiques les plus célèbres dans l'histoire de l'Inde. La route est déserte comme toutes celles des États du Nizam dont ce district a fait partie longtemps, et le pays généralement aride. Quelquefois cependant on traverse de petits villages qui ressemblent à tous ceux de la présidence de Bombay et où l'on remarque, entre les maisons, de petits autels domestiques sur lesquels les

raïotes ou paysans soignent dévotement un tulsi planté dans un vase de terre. Le tulsi, *occyneum sanctum*, est une petite plante de maigre apparence dont la sainteté est universellement reconnue dans toute l'Inde. « Tulsi, dit Ward, était une femme d'une piété exemplaire ; après s'être soumise aux austérités les plus pénibles, elle demanda à Vichnou de l'épouser en récompense de ses vertus. Lakshmi, l'épouse du dieu, ayant eu connaissance de cette prière téméraire, la maudit et la changea en une humble plante. Vichnou promit à l'infortunée de ne pas l'abandonner dans son malheur et de prendre la forme d'un shalgrame pour toujours demeurer avec elle. »



Sculptures sous le porche du Chaitiya de Karli. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

Il ne sera pas inutile, je crois, d'indiquer ici ce que c'est qu'un shalgrame :

C'est une petite variété de ces coquilles fossiles connues sous le nom d'ammonites. More, dans son *Pan-théon Indou*, dit que l'heureux possesseur d'un caillou aussi précieux le conserve pieusement dans une enveloppe de prix, d'où on ne le tire que pour le baigner et le parfumer ; l'eau qui l'a touché a la vertu de laver l'âme de ses péchés.

Le mode d'adoration du tulsi consiste d'ordinaire à faire un certain nombre de fois le tour du petit autel, en marmottant je ne sais quelles prières cabalistiques.

Le cirque d'Adjoutah, vaste enceinte qui renferme vingt-six temples souterrains creusés dans le roc, est un des sites les plus sauvages et les plus grandioses tout à la fois que j'aie jamais rencontrés. Il est situé à trois milles du bungalow des voyageurs de Futterpore.

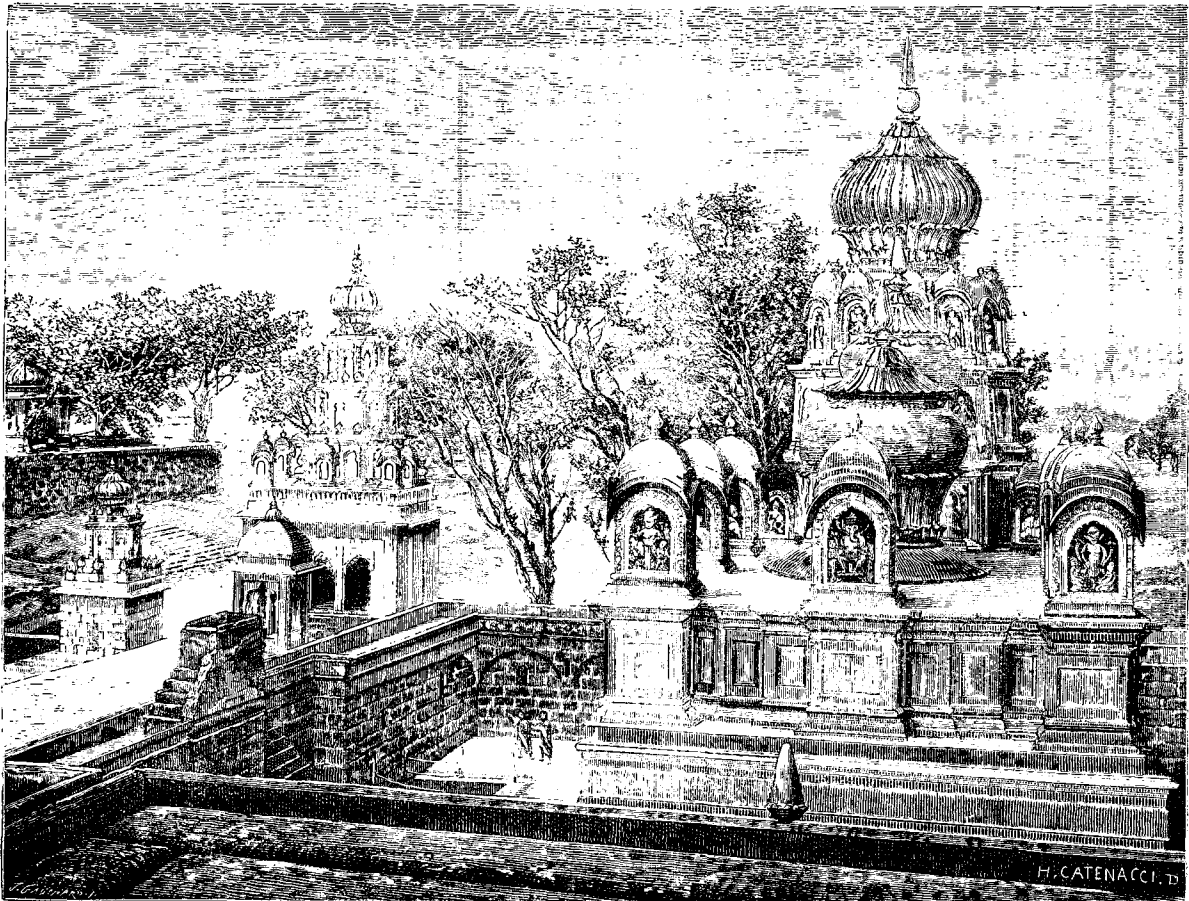
Les temples souterrains d'Adjoutah sont les derniers monuments bouddhiques que j'aie visités dans l'Inde. Après avoir conduit mes lecteurs à travers le dédale de cryptes qui abondent dans la présidence de Bombay, qu'il me soit permis de présenter quelques considérations générales sur ce sujet. Il a déjà été dit que les premiers monastères furent de simples grottes

naturelles où les Bouddhistes se retiraient pour vivre dans la solitude conformément aux ordres du maître; plus tard, on les agrandit et on creusa des cellules autour de la salle centrale où se réunissait le Sangha ou chapitre. Quand la religion du Bouddha se fut corrompue et que le peuple, incapable d'en comprendre les dogmes métaphysiques, y mêla ses propres superstitions, elle prit une forme différente dans les divers pays où elle avait été prêchée; acceptée partout dans l'Inde à cause des grands principes humanitaires qu'elle proclamait, mais n'offrant pas à l'adoration des peuples ce Dieu dont tous reconnaissent instinctive-

ment l'existence, elle ne put vivre par elle-même et il fallut qu'on greffât sur elle la religion préexistante.

Suivons-en les transformations dans les temples souterrains de l'Inde occidentale que nous venons de parcourir à la hâte. Qu'avons-nous vu dans notre voyage? D'abord des grottes naturelles, puis des cellules creusées dans le roc et précédées d'une galerie soutenue par des piliers octogones, enfin un viharé, salle carrée avec ou sans colonnes, plus ou moins ornementée, entourée de petites chambres.

Les viharés sans piliers intérieurs et sans sculptures



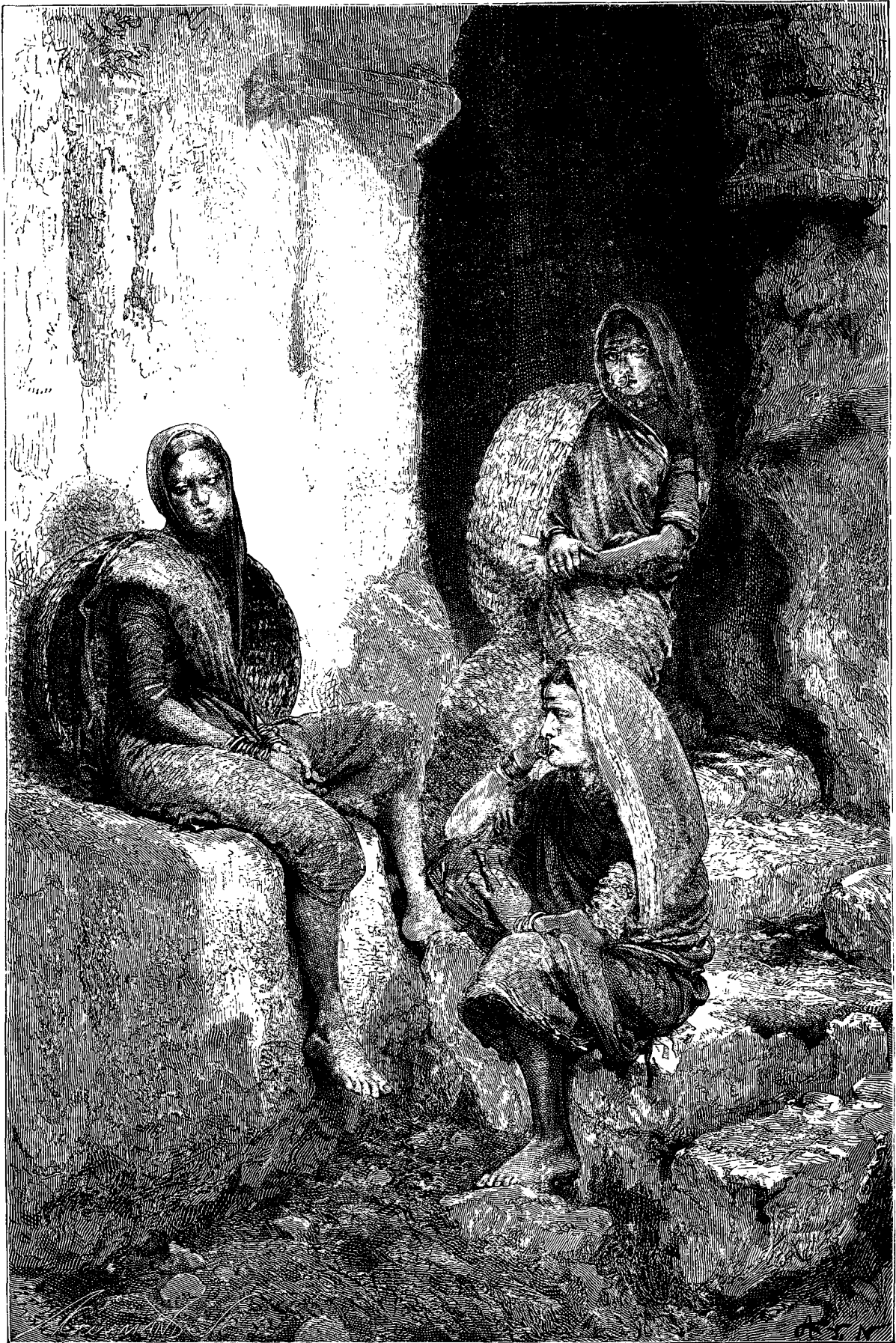
Petits temples de Mahabaleshwar (voy. p. 139). — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

sont tous d'ancienne date et ne contiennent jamais de sanctuaire; les monastères hypostyles seuls renferment des statues du Bouddha.

Les chaitiyas de Karli, de Kanhéri, d'Adjountah sont tous voûtés, et leur façade est le plus souvent décorée de cintres outre-passés; la forme de la voûte et des arcs reproduit celle des dagobas dont elle représente la coupe verticale. Ces cathédrales bouddhiques offrent des transitions comme les monastères: chaitiyas avec côtes de tête servant à attacher les tentures blanches dont il était d'usage d'orner les temples aux jours de fête; chaitiyas sans côtes qui étaient enduites de chounam ou stuc blanc (à Nassick et à Adjountah); chaitiyas avec

côtes de pierre ou même quelquefois de bois qui, recouvertes de stuc, formaient des caissons où les dessins ressortaient mieux dans un encadrement rehaussé d'arabesques. Il n'est pas difficile de se rendre compte des changements successifs qui ont été ainsi introduits dans ces monuments; à la toile blanche dont on recouvrait, dans les premiers temps, le sol des temples souterrains, on a substitué le stuc également blanc, puis le chounam rehaussé de fresques de toutes sortes; les fresques elles-mêmes ont promptement été remplacées par les bas-reliefs ornementaux et symboliques dont abondent les édifices les plus modernes.

Les dagobas eux-mêmes sont différents les uns des



Femmes du peuple de la côte du Concau. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

autres suivant l'époque de leur construction; il en est de même des statues du Bouddha qui, d'abord toutes simples et sans ornement, ont été dans la suite entourées d'attributs divers.

Nous rappellerons que les premiers dagobas ont été élevés sur des reliques plus ou moins authentiques de Gotama en témoignage de respect et de reconnaissance; ces monuments funèbres et commémoratifs n'ont pas tardé à devenir des objets d'adoration pour la foule ignorante et superstitieuse. Les grands dagobas du Magadha et de Ceylan ont été, peu de temps après l'adoption du bouddhisme dans l'Inde occidentale, imités dans les monastères de cette région, où ils furent considérés comme des autels ou plutôt comme des idoles auxquelles le peuple apportait ses offrandes et adressait ses prières. Les bouddhistes eurent ensuite l'idée bien naturelle d'élever autour de l'objet de leur culte un temple somptueux dont l'abside prenait la forme du dagoba qu'elle contenait. L'adoration des images et des statues ne se propagea que plus tard.

Les dagobas simples des premiers siècles du bouddhisme, comme ceux de Karli et de Kanhéri, se transformèrent en une sorte de tabernacle où était exposée une statue du Bouddha. On ne peut nulle part mieux qu'à Adjoutah suivre tous les changements dont nous venons de parler. Je ne crois pas que les monuments bouddhiques aient été décorés de bas-reliefs avant le deuxième siècle de notre ère; les dagobas qui portent une image de Gotama datent au plus du cinquième ou sixième siècle, au moment où cette religion commença à décliner sur le continent indien. Les temples et monastères bouddhiques ont été couverts de sculptures postérieurement à leur excavation, leurs colonnes ont été retouchées, des sanctuaires y ont été ajoutés. Il était naturel que les moines, habitants des viharés, cherchassent à orner graduellement leur demeure, dès que la simplicité primordiale du bouddhisme fut tombée en désuétude.

A Karli, à Salsette, à Nassick, les sculptures extérieures ont été exécutées longtemps après le chaitiya lui-même, et j'ai la conviction que les bas-reliefs des tailleurs du chaitiya de Karli sont relativement récents.

La religion bouddhique s'est mêlée partout; avon-nous dit, avec les cultes préexistants et qui ont fini par triompher d'elle. Si à Ceylan on adorait d'une manière spéciale les démons et les esprits, si sur la côte de Coromandel les Khonds et autres tribus aborigènes ont adressé de tout temps leurs prières au dieu de la mort et du malheur à qui seul on offrait des sacrifices humains, les habitants de l'Inde occidentale professaient le culte des animaux. Ce sont ces superstitions indigènes, ces grossières religions qui, en se greffant sur le bouddhisme, l'ont peu à peu absorbé jusqu'à en faire disparaître les traces. De nos jours encore ne trouve-t-on pas chez les Djainés, chez les Banyans, un respect pour les animaux inconnu partout ailleurs, respect qui semble avoir existé dès les âges les plus reculés

dans cette contrée; une des nombreuses inscriptions gravées sur les rochers de Nassick, et remontant à l'année 337 après Jésus-Christ, ne compte-t-elle pas au nombre des œuvres de charité les plus méritoires l'établissement d'hôpitaux pour les animaux? Tout porte à croire que ce culte, en se confondant avec la religion bouddhique, a inspiré l'exécution des bas-reliefs d'animaux fabuleux, d'antilopes, de lions, etc., qui entourent les images du Bouddha dans beaucoup de sanctuaires de l'Inde occidentale.

Pour faire honneur au Bouddha, on a sculpté des personnages aux portes des sanctuaires ou à ses côtés; on a aussi représenté les Yakkos ou esprits doués de pouvoirs surhumains, tenant à la main des guirlandes de fleurs afin de montrer que tous, dieux et hommes, rendent hommage au grand sage.

Le lotus par sa beauté et sa blancheur immaculée, emblème de la pureté, a toujours été considéré dans l'Inde comme la plus précieuse et la plus sainte des fleurs; je crois que le parasol blanc que les rois seuls avaient le droit de porter, est une imitation du lotus: c'est du moins ce que me donne à supposer la forme de ceux placés sur les dagobas, ou étendus sur la tête du Bouddha dans les cryptes où siègent ses images.

Il n'est pas moins curieux de retrouver dans les anciens chaitiyas le chakra ou roue symbolique du pouvoir universel, qui est aujourd'hui l'attribut de Vichnou, et que j'avais remarqué sur les temples de l'Orissa où on adore le lingam. On voit là une autre preuve de la connexion des croyances chaïtaï et bouddhique au début, comme nous l'avons dit quand nous avons décrit les pagodes de Bhuvaneshouara et émis l'opinion qu'elles sont, ainsi que la plupart des autres temples indous, une dérivation des dagobas.

C'est sous les auspices du major Gill que j'ai visité les temples souterrains d'Adjoutah. Cet officier anglais a été préposé par le gouvernement de l'Inde à la conservation de ces monuments, et il s'est occupé activement depuis plusieurs années de reproduire sur toile les fresques qui se détériorent chaque année. J'ai visité avec plaisir l'atelier de cet artiste, où plusieurs tableaux étaient en voie d'exécution.

Le major Gill était un des sportsmen les plus connus de l'Inde; chasseur intrépide et audacieux, il ne comptait pas moins d'une centaine de tigres ou panthères et d'une vingtaine d'éléphants et rhinocéros parmi les victimes sacrifiées à sa passion dominante. Je lui promis de venir le prendre au mois de mars de l'année suivante pour aller nous joindre aux officiers de Mhaou qui chaque année entreprennent une croisade contre les bêtes féroces. La maladie et la pente de mes études qui m'entraînèrent vers la côte orientale d'Afrique peu de temps après ma visite aux grottes d'Adjoutah, m'ont malheureusement fait manquer à cet engagement.

C'est un spectacle émouvant et grandiose qu'une battue au tigre où des centaines de cipahis poussent la bête féroce vers les chasseurs qui, montés sur des élé-

phants de chasse ou grimpés sur une branche d'arbre, attendent paisiblement et presque sans danger le passage de l'amiral. Mais ce qui n'est pas à dédaigner, c'est, après une journée de fatigue et d'émotion, de trouver le soir un camp formé de tentes où chaque gentleman est sûr de dormir sur un lit confortable et d'être servi, comme *chez soi*, par une armée de domestiques. Un salon de lecture garni des romans les plus récents et des revues et journaux arrivés par la dernière malle, offre un délassement intellectuel à quiconque désire se reposer. Une table servie avec tout le luxe qu'on pourrait à peine exiger dans une ville riche et populeuse d'Europe, et couverte de cristaux magnifiques, d'argenterie étincelante, réunit trois fois par jour les sportsmen que leur passion pour les plaisirs de la chasse n'entraîne jamais jusqu'à leur faire négliger ceux de la bonne chère; les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares coulent à flots, et je n'ose dire le nombre de flacons que vide une société d'officiers en partie de plaisir.

D'Adjoutah, je revins rapidement à Bombay; on était à la fin de juillet, et les pluies commençaient à tomber. Sous l'influence persistante des fièvres paludéennes qui avaient fortement ébranlé ma santé, j'avais des précautions à prendre. Je ne pus toutefois éviter de violentes rechutes, et je dus quitter, momentanément au moins, le territoire de l'Inde et me rendre à Zanzibar, dans l'espoir qu'un voyage en mer raffermirait mes forces épuisées mieux que toutes les drogues de la faculté.

Avant de quitter ce pays où j'ai promené mes lecteurs si longtemps, il me reste à jeter en arrière un coup d'œil d'ensemble.

L'Inde, avons-nous dit au début de ces études, comprend tout le vaste triangle qui s'étend au sud du Thibet, depuis la chaîne de l'Himalaya jusqu'au cap

Comorin. Cette dénomination vient du persan et signifie « terre des noirs. » Les anciens habitants n'avaient pas de nom pour désigner le pays tout entier; de nos jours encore, l'Indoustan n'est pour eux que la partie du territoire comprise entre l'Himalaya et la Nerbudda; la région méridionale s'appelle Deccan, — en sanscrit, le Sud.

La superficie de l'Inde est d'environ un million quatre cent mille milles carrés, et la population doit atteindre, si elle ne le dépasse pas, le chiffre de cent quatre-vingts millions. Au nord, s'étend la plus haute chaîne du monde, l'Himalaya, qui est principalement formée de roches primitives, gneiss, granit, micaschiste, etc., et quelquefois de grès dans les parties basses. Le long de la plaine d'alluvion où coule le Gange, et laissant dans l'est le bassin carbonifère fructueusement exploité sur les bords de la Dammoudah, on trouve vers le 23° degré de latitude sud les monts Vindhya, qui traversent à peu près l'Inde de l'est à l'ouest. Cette chaîne forme avec les Ghauts occidentales et les Ghauts orientales qui se coupent près de Coïmbatore le vaste plateau triangulaire du centre de l'Inde; les Ghauts occidentales sont de formation primitive, recouvertes, çà et là, de trapp et de basalte; elles atteignent souvent à une grande élévation et sont très-boisées; les autres sont syénitiques; basses et arides, elles se divisent en de nombreuses ramifications.

S'il y a peu de lacs dans l'Inde, elle est du moins fertilisée par de grandes et belles rivières. Les côtes sont peu découpées, et les rades sont rares; le long de la côte occidentale, au sud du golfe de Cambaye, on les compte en petit nombre; du cap Comorin aux bouches du Gange, il n'en existe pas une seule. Les navires sont obligés de jeter l'ancre dans des espaces découverts, à deux ou trois milles de terre, et les vagues leur impriment un roulis et un tangage plus dés-



Une jeune Indoue. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

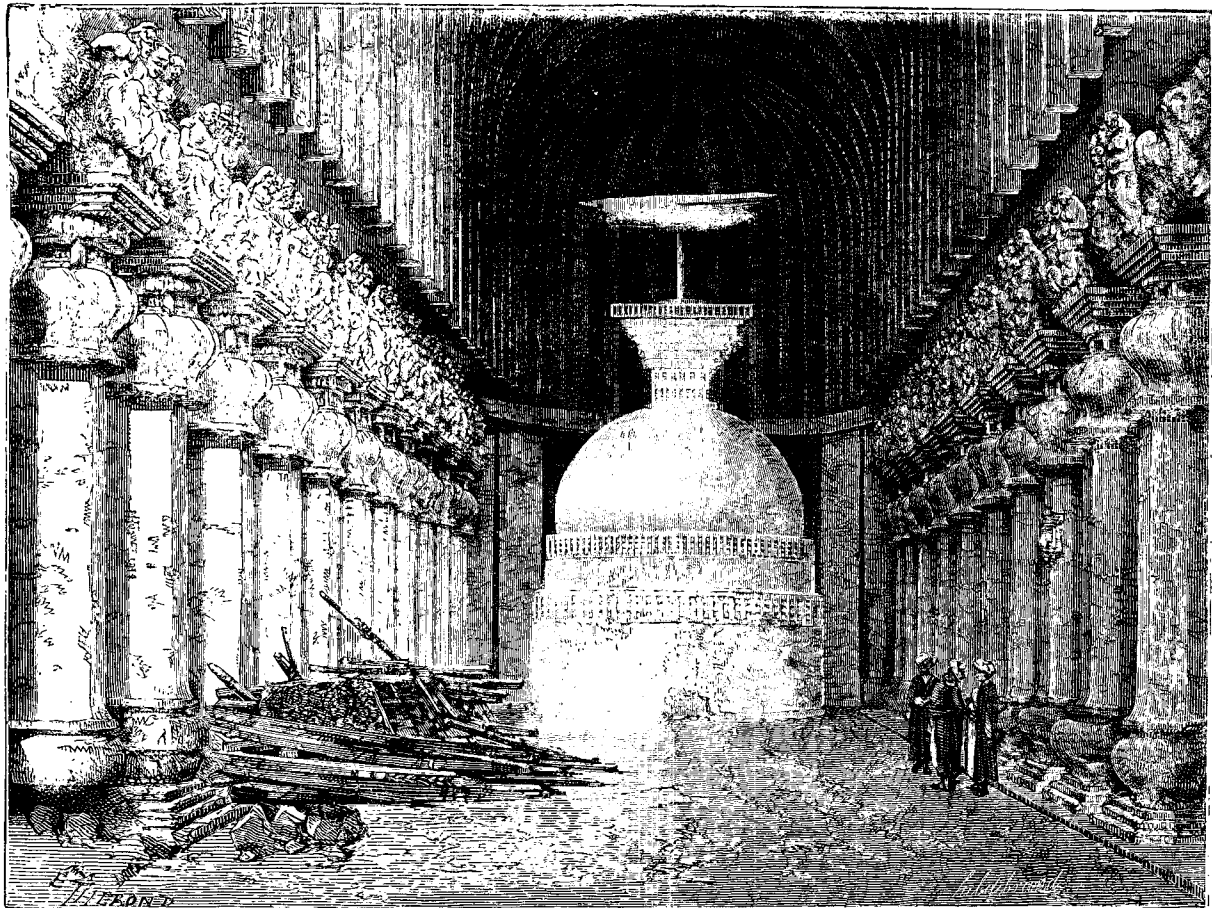
agréables que s'ils étaient en pleine mer; il est des saisons pendant lesquelles on ne peut séjourner sur ces rades foraines, sans danger de perdre en cas de naufrage tout droit aux assurances.

Le climat de l'Inde n'est pas des plus salubres, partout du moins où s'étendent de vastes jungles marécageuses, et il est beaucoup de districts où les fièvres paludéennes sont endémiques. La température varie beaucoup suivant les diverses localités, comme on peut s'y attendre dans un pays aussi vaste. Tandis que dans les plaines basses les chaleurs sont très-fortes, surtout en été, il y a, dans la chaîne de l'Himalaya et dans les Ghauts occidentales, de nombreux *sanatarium*

où les Anglais vont chercher un climat comparable à celui de nos contrées méridionales.

L'Inde est relativement à son étendue beaucoup plus peuplée que l'Europe; mais cette immense population est répartie d'une manière très-inégale. Les plaines d'alluvion qu'arrosent de grands fleuves sont couvertes d'habitants, et les régions montagneuses ou les plateaux stériles du centre sont presque déserts.

Outre les étrangers qui se sont établis dans l'Inde à diverses époques, les uns comme simples colons, les autres comme conquérants, on y compte beaucoup de races aborigènes, distinctes par leur langage, leurs mœurs et leurs superstitions religieuses. Il n'y a pas



Nef principale et dagoba de Karli. — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

en effet moins de cinquante langues différentes en usage dans l'Hindoustan, en comptant les tribus plus ou moins barbares qui vivent dans les montagnes. Il y a huit races principales, qui par leur population, leur littérature, leur industrie et la vaste superficie qu'elles occupent méritent d'être citées : ce sont les Hindis, les Bingalis, les Oriyas, les Telougous, les Tamouls, les Mahrattes, les Goudjeratis, les Karnates. On ne peut douter que la famille indoue ne renferme beaucoup de variétés distinctes différant entre elles en stature, en force et en intelligence; la société, par suite des superstitions de caste, y est restée composée, contrairement à ce qui est arrivé dans les autres contrées,

d'une foule d'éléments hétérogènes, ce qui a de tout temps facilité la conquête de l'Inde.

Il est aujourd'hui prouvé que les Indous n'ont point d'histoire. Les inscriptions les plus anciennes de leurs monuments sont de cinq siècles postérieures au commencement de l'histoire authentique de l'Europe. Il n'est pas possible cependant d'étudier leur pays sans y reconnaître les traces évidentes d'une antique civilisation. Quoique l'expédition d'Alexandre ait fait connaître l'Inde en Europe 325 ans avant Jésus-Christ, son influence fut nulle sur le pays lui-même; la longue lutte entre le bouddhisme et le brahmanisme n'a enfanté qu'un chaos de légendes mythologiques, et l'his-



Thugs (les étrangers) dans la geôle d'Aurangabad (voy. p. 156). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

toire réelle ne commence qu'avec les invasions des Musulmans en l'an 1000. Mahmoud, roi de Ghizni en Afghanistan, ne fit pas moins de treize incursions en poussant jusqu'à Canodje et à Goudjerat, mais il ne fonda aucun empire et se contenta de piller les vaincus. Le pays était divisé, comme il l'a toujours été, entre une foule de rajahs qui n'avaient chacun qu'un petit État sous leur domination.

C'est en 1193 qu'eut lieu la première conquête sérieuse de l'Inde par les Afghans. L'empire de Ghizni venait d'être démembré entre les Turcomans et un chef du district de Gaur qui s'était déclaré indépendant; le second prince de cette nouvelle dynastie, Mahommed Gauri, envahit l'Indoustan et poussa ses conquêtes jusqu'à Goudjerat; la mort l'enleva au milieu de ses succès. Son général favori, Koutub, ancien esclave turc, donna des lois à tous les pays indous que son maître avait soumis et fixa en 1193 le siège de son gouvernement à Delhi.

De 1193 à 1525, il y eut vingt-six rois afghans qui gouvernèrent le nord de l'Inde; le reste du pays était soumis à des princes mahométans indépendants ou à des rajahs. En 1398, les nomades de l'Asie centrale, sous la conduite de Tamerlan, avaient envahi l'empire indo-afghan, mais ils s'étaient retirés après l'avoir pillé. En 1525, un des descendants du célèbre conquérant, Baber, souverain de la principauté de Ferghana située à l'est de Samarkand, après s'être emparé de Kandahar et de Caboul, pénétra dans l'Indoustan, vainquit et tua le dernier roi afghan et s'assit sur le trône de Delhi. Avec ce prince commença la dynastie d'empereurs auxquels un vieux souvenir des apparitions désastreuses de Tchengkis et de Timour fit donner la qualification erronée de Mogols par les Européens et par les indigènes. Le persan, langue plus cultivée que l'afghan et le turc, idiomes des races conquérantes, a de tout temps été adopté à la cour des souverains musulmans de l'Inde.

L'empire mogol s'agrandit sous les successeurs de Baber, surtout sous Akbar, Shah-Jehan et Aurungzèb; c'est sous ce dernier monarque que la puissance musulmane atteignit dans l'Inde à son plus haut degré de splendeur. A partir de la mort de son fils (1712), elle déclina rapidement jusqu'à ce que le dernier roi Shah-Allum II devint prisonnier de la Compagnie anglaise des Indes (1788-1806).

Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance, avait ouvert la route de l'Inde à une race de conquérants plus redoutables que les Afghans et les Turcs. Les Portugais n'ont jamais possédé que des colonies peu étendues sur la côte occidentale. Les Hollandais se sont contentés de fonder quelques comptoirs.

On sait comment les Français, vers le milieu du dix-huitième siècle, furent sur le point d'établir leur suprématie sur toute l'Inde, et comment ils échouèrent; nous ne reviendrons pas sur ce triste et glorieux épisode de notre histoire, — glorieux pour nos agents dans l'Inde, honteux pour notre gouvernement d'alors.

Le premier terrain acquis par les Anglais dans l'Inde a été l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui la ville de Madras et qui mesurait de quatre à cinq milles carrés. La fondation de leur empire ne date que de 1756 à 1765, lorsque les intrigues plus encore que les armes de lord Clive soumièrent à la compagnie des Indes toute la *Nawabie* du Bengale, la plus riche des provinces de l'empire mogol.

« Sur ces débuts du plus grand empire colonial qui ait jamais existé, nous trouvons les détails suivants dans un livre dont les Anglais eux-mêmes ont reconnu le caractère impartial. Ces détails sont ceux mêmes qu'exposa froidement lord Clive, en 1772, devant un comité d'enquête de la chambre des communes.

« Nous avons, dit Robert Clive, traité avec Meer-Jaffier, général du nawab Surajah-Dowla; il devait à un moment donné se tourner contre celui-ci, le détrôner et se proclamer à sa place. Il n'y avait plus qu'à fixer le jour et l'heure de cette révolution, lorsque notre agent à la cour du nawab nous informa qu'un Indou, d'un rang élevé, nommé Omichund, ayant eu connaissance du complot, menaçait de le révéler à Surajah-Dowla, à moins que nous n'achetassions son silence par un écrit qui lui garantirait trois pour cent sur tous les trésors de son maître, et une somme de trente lacs de roupies en argent. Vu l'urgence de la situation, le comité des directeurs pensa qu'il était permis d'opposer la ruse aux prétentions d'un pareil scélérat, et approuva un projet d'écrit *fictif* que je lui présentai, et que nous fîmes revêtir de la signature d'un de nos employés subalternes. Je pense que la chose était parfaitement justifiable; car il fallait, avant tout, faire avorter les pernicious desseins d'un traître rapace et cupide. »

« Ainsi Lord Clive et ses complices n'éprouvaient pas le moindre scrupule de fomenter la trahison autour d'un allié, de conspirer la perte du nawab du Bengale et de s'approprier la totalité de ses trésors; mais leur conscience se révoltait contre les prétentions d'un tiers réclamant une part de leur immense proie!

« Voici, du reste, les suites qu'eut le complot dont nous venons de parler: certain de la défection de Meer-Jaffier, Clive marcha contre le nawab, en se faisant précéder d'un manifeste énumérant tous les griefs dont on ne manque jamais en pareille occasion. Les armées se rencontrèrent dans les plaines de l'Hougly; celle des Bengalais comptait cinquante mille hommes et cent canons. Les Anglais n'étaient guère plus de trois mille, dont le tiers d'Européens; mais ils eurent bon marché d'adversaires dont une moitié se rangea de leur côté au moment du combat, et dont le reste, travaillé par l'esprit de rébellion, décampa presque sans coup férir, comme le prouve la perte de l'armée victorieuse: quarante-cinq morts ou blessés!

« Telle fut la fameuse bataille de Plassaye, dont Clive prit plus tard le nom avec le titre de baron.

« Meer-Jaffier entra quelques jours après dans la

capitale de son ancien maître, non en conquérant, mais à la suite de Clive. Le malheureux Sourajah-Dowla, environné d'embûches, fut arrêté dans sa fuite par un des conspirateurs. Le lendemain, il avait cessé de vivre. Clive proclama son compétiteur, et, feignant de lui rendre l'hommage qui lui était dû, consacra néanmoins par cette usurpation le droit désormais acquis à la Compagnie de disposer de la suzeraineté de cette riche province.

« Inutile de dire que la promesse faite à Omichund ne fut pas exécutée. On argua de faux contre la signature. Les serments solennels prodigués à Meer-Jaffier eurent le même sort. On le laissa déposer à son tour par une conspiration nouvelle, et on tira de son successeur des sommes énormes. Ce dernier ne tarda pas à être renversé lui-même, et Meer-Jaffier, rétabli sur le trône, paya encore largement aux Anglais sa restauration.

« Poursuivant le système d'astuce et de violence qui leur réussissait si bien, Clive et le conseil de Calcutta surent bientôt arracher à la faiblesse des princes indigènes des avantages commerciaux, des lois de douanes, qui les immiscèrent dans l'administration intérieure du pays et leur donnèrent prise pour le recouvrement des impôts, jusqu'au moment où, épuisés d'extorsions, à bout de ressources et de tout ressort moral, ces mêmes princes vendirent un à un leurs territoires et leurs sujets à la Compagnie, en échange de pensions annuelles. Ainsi, en 1765, le nawab du Bengale *ne percevant plus une seule roupie que pour la voir passer aux mains des Anglais*, renonça pour jamais en leur faveur à la souveraineté et aux revenus de ses États, moyennant une rente de douze millions, qui, dès 1772, fut réduite à quatre. Enfin, pour une rente de sept millions, qui devait aussi être réduite plus tard, *l'empereur lui-même consentit à ce que la souveraineté des trois provinces du Bengale, du Béhar et d'Orissa fût cédée en toute propriété à la Compagnie.*

« C'est ainsi que celle-ci changea sa situation de simple association mercantile en celle de puissance territoriale, comptant dès lors quarante millions de sujets et un revenu de soixante-dix millions de francs¹. »

Le gouvernement de l'Inde anglaise appartint ainsi à une compagnie commerciale. Chaque année, les actionnaires élisaient vingt-quatre directeurs auxquels était confié le pouvoir exécutif; ils s'étaient réservé le pouvoir législatif. Dès 1707, les trois présidences qui forment aujourd'hui l'empire anglo-indien, celles de Calcutta, de Madras et de Bombay, existaient déjà, chacune sous les ordres d'un gouverneur et d'un conseil nommés par lettres patentes de la Compagnie; toutes les décisions se prenaient à la majorité des votes. Par charte accordée en 1726, la Compagnie établit dans chacune des présidences une cour de justice, composée d'un *mayor* et de neuf *aldermen*, qui connaissait de toute cause civile. Le gou-

verneur en conseil, à qui on pouvait appeler de la *mayor's court*, était investi du droit de juger tous les cas criminels, sauf ceux de haute trahison, et de former une *court of requests* pour les condamnations pécuniaires d'un chiffre élevé. Les employés de la colonie étaient donc tout à la fois juges et parties dans les diverses affaires, et comme il arrivait souvent qu'un membre du conseil remplissait des fonctions subordonnées, il en résulta de graves abus auxquels on peut attribuer les difficultés et les embarras qui ont entravé dans la suite les affaires de la Compagnie.

Durant toute cette période il régna une anarchie générale, accompagnée de guerres incessantes, dont le but n'était rien moins qu'honnête. Le gouvernement anglais marchait sur les traces de ses prédécesseurs asiatiques, levait les impôts avec une rapacité toute tartare, et administrait la justice avec moins de loyauté et moins d'intelligence que les musulmans. La conquête ne fut jusque-là un bienfait ni pour les indigènes ni même pour l'Angleterre.

En 1773, l'étendue des possessions territoriales acquises par la compagnie éveilla l'attention du gouvernement anglais; le ministère, prétextant les embarras financiers de cette compagnie et les abus qui s'étaient glissés dans son administration, présenta au parlement deux bills qui furent favorablement accueillis et qui, tout en constatant les droits qu'avait la couronne d'Angleterre sur tous les pays conquis dans l'Inde, enlevait aux *cours*, ou conseils des directeurs et des propriétaires d'actions, une partie de leurs anciens pouvoirs.

Quelques années plus tard, le fameux bill sur l'Inde proposé par Pitt établit un bureau de contrôle (*board of control*) composé de six membres du conseil privé. Ces membres, au nombre desquels devaient toujours se trouver deux ministres, étaient à la nomination du roi.

Le président de ce bureau était, de fait, ministre de l'Inde et responsable de l'administration de cette vaste colonie; car le conseil de surveillance avait la haute direction sur toutes les affaires civiles et militaires, il revisait ou approuvait toutes les dépêches, lettres, instructions que la *cour* des directeurs se proposait d'envoyer au gouvernement colonial, il avait le droit de faire rédiger et envoyer telles dépêches qu'il lui plaisait, il pouvait même transmettre directement des ordres aux gouverneurs sans avis préalable des directeurs. On peut donc dire que depuis 1784 la souveraineté réelle de l'Inde anglaise fut enlevée à la compagnie et remplacée dans les mains des ministres.

Au commencement de ce siècle, les affaires de la Compagnie étaient en très-mauvais état, et le gouvernement métropolitain dut l'exonérer d'un long arriéré qui montait à plusieurs millions de livres sterling.

La charte de 1833 renouvela les privilèges de la compagnie sous la surveillance du *board of control*, moins toutefois le droit de monopole; les Européens purent posséder des terres.

Le choix du gouverneur général fut bien encore laissé à la cour des directeurs, mais dut être approuvé

1. *Inde contemporaine*, Introduction.

par le roi. Ce fonctionnaire en conseil pouvait édicter des lois applicables à toute l'Inde anglaise; mais le Parlement avait le droit de casser ses actes, et le *court of directors* pouvait les désavouer.

Cette dernière période, qui s'est prolongée jusqu'à la grande insurrection des Cipayis, a donné de meil-

leurs résultats que les précédentes au peuple indou et surtout à la nation anglaise.

La suppression de la compagnie et la substitution du gouvernement direct de la couronne à celui de la cour des directeurs ont élargi la voie déjà ouverte.

Le commerce et l'industrie ont pris un grand essor;



Mendiant religieux. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

les travaux d'utilité publique, routes, canaux, chemins de fer, écoles, entrepris sur une échelle jusque-là sans antécédents dans l'Orient, promettent à l'Inde une nouvelle ère.

Quoi qu'il en soit, les Anglais ont été heureux d'a-

voir rencontré dans ce grand et magnifique pays un peuple doux, industriel, civilisé et de longue date façonné à tous les jougs.

Alfred GRANDIDIER.

ERRATA. — Dans la 503^e livraison, page 120, sous la gravure, lisez : *Juives de Cochin*, au lieu de : *Juives de Ceylan*; page 125, sous la gravure, lisez : *Persans résidant à Bombay*, au lieu de : *Parsis de Bombay*.